

ROQUEBRUNE, Robert de, *Les Canadiens d'autrefois: Essais. Fides, Montréal et Paris. Tome I, 1962, 289 p. ; tome II, 1966, 187 p.*

Jacques Guoin

Volume 20, numéro 2, septembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302573ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302573ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guoin, J. (1966). Compte rendu de [ROQUEBRUNE, Robert de, *Les Canadiens d'autrefois: Essais. Fides, Montréal et Paris. Tome I, 1962, 289 p. ; tome II, 1966, 187 p.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(2), 303–306.
<https://doi.org/10.7202/302573ar>

ROQUEBRUNE, Robert de, *Les Canadiens d'autrefois: Essais*. Fides, Montréal et Paris. Tome I, 1962, 289 pages; tome II, 1966, 187 pages.

Romancier ? Erudit ? Mémorialiste ? Honnête homme du XVII^e ou du XVIII^e siècle égaré en plein XX^e ? Simple anecdotier ou historien ? A lire Robert de Roquebrune, on hésite longtemps avant de pouvoir le classer dans l'une ou l'autre de ces catégories. Nul doute que les universitaires férus d'une stricte méthode scientifique et bardés de diplômes ronflants lui refuseront longtemps une niche dans leur panthéon bien gardé. Ils auront tort. Car cet homme de haute culture, qui perpétue chez nous la tradition d'écriture du charmant Aubert de Gaspé (*Les Anciens Canadiens* et *Les Canadiens d'autrefois*, les *Mémoires* de l'un et le *Testament de mon enfance* * de l'autre, cela se ressemble beaucoup, en effet) aura toujours pas mal de choses à leur apprendre, ne fût-ce qu'un peu de modestie et ce brin d'ironie qui tendent à disparaître des savants travaux de nos historiens d'aujourd'hui.

Dans ces deux volumes, modestement sous-titrés "essais", l'auteur a voulu tout simplement démontrer la vérité de cette affirmation, énoncée dans la préface à son tome I: "La petite

* Une suite à ce livre de souvenirs est annoncée chez Fides pour 1966, sous le titre, *Quartier Saint-Louis*, mais le livre n'est pas encore en librairie, semble-t-il.

nation canadienne d'autrefois, étonnamment cohérente et organisée, n'a pas été uniquement ce peuple de bûcherons et de laboureurs dont on nous a trop souvent présenté l'image sentimentale. Elle fut bien autre chose, en effet, car elle avait formé une société complète et créé une civilisation originale" (Tome I, p. 10).

S'inspirant de documents peu ou mal exploités avant lui, qui lui sont devenus familiers grâce à son poste d'archiviste canadien à Paris pendant de longues années, Robert de Roquebrune évoque, dans ces deux volumes, toute une galerie de personnages plus ou moins célèbres de notre histoire, qui, sous sa plume, acquièrent un relief, une allure, un lustre insoupçonné. C'est que l'anecdotier vient ici au secours de l'historien. Les intrigues de cour, les querelles de famille, les aventures tragiques, galantes ou cocasses, tout cela confère à un Roberval, à un Champlain, à un Maisonneuve, à un Le Moyne, voire à un Jacques Bedout, héros canadien peu connu de la Révolution et de l'Empire, ainsi qu'à d'autres figures de second plan tout aussi pittoresques, un air de famille qui est bien de nous, à nous, et que nous aurions tort d'ignorer.

Nous aurions tort également, toujours selon l'auteur, d'écarter systématiquement de notre patrimoine cette "littérature inconnue" qui fut celle du Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles. "Les Canadiens ont bien tort de ne pas oser faire dater leur littérature de ces œuvres inspirées par leur magnifique pays... Pourtant Jacques Cartier, Samuel de Champlain et le marquis de Montcalm qui naquirent en France, appartiennent indéniablement à l'Histoire du Canada" (Tome II, p. 9). Que dire des *Relations*, "...œuvre de poésie intense, ... un des monuments de la littérature du Canada au XVII^e siècle" (*ibid.*, p. 12), des *Lettres* de Marie de l'Incarnation, "...chefs-d'œuvre de prose ardente et fulgurante" (*ibid.*, p. 13), de l'*Histoire de Montréal* de Dollier de Casson, qui "...écrivait comme un soldat" apparenté à Montluc ou à Bassompierre, tel que l'atteste ce passage relatant la façon assez hardie dont une Canadienne évita le scalp en saisissant son assaillant iroquois "par un endroit très sensible" (*ibid.*, p. 14). Enfin et surtout, ce livre de Pierre Boucher, qui, pourtant, "...passa inaperçu en France où on n'avait pas la tête coloniale" (*ibid.*, p. 15). "Dans ces livres inspirés par le Canada d'autrefois, poursuit l'auteur, on retrouve les Canadiens du XVII^e et du XVIII^e siècles. La France a bien quelques droits sur cette littérature coloniale. Mais la richesse de la littérature française est telle que ces

vieux ouvrages canadiens de jadis sont maintenant inconnus et ignorés. Ils appartiennent entièrement à ce pays qui s'est appelé la Nouvelle-France et qui est le Canada d'aujourd'hui" (*ibid.*, p. 22). Avis aux historiens de notre littérature !

Il serait trop long de faire ressortir comme il convient tout l'intérêt fascinant de ces deux recueils d'essais de Roquebrune. Arrêtons-nous, toutefois, avant de conclure, à quelques traits d'une ironie bien française, féroce parfois, mais jamais méchante, comme qualifiait celle de Saint-Simon, son plus récent commentateur, Gonzague Truc. Sur la façon dont nos ancêtres, de toutes les classes sociales, considéraient l'orthographe: "... au temps jadis, il y avait au moins une égalité qui était celle de l'orthographe. Car les duchesses avaient exactement la même que les cuisinières" (*ibid.*, p. 35). François de la Motte d'Aulnoy, Canadien établi en France au XVIII^e siècle, accusé d'un crime de lèse-majesté, devient de ce fait candidat au billot et à la hache en place de Grève. "Menacé de perdre la tête, il ne perdit pas l'esprit" (*ibid.*, p. 57), enchaîne l'auteur. En effet, il se défendit si bien qu'il échappa au bourreau.

A travers toutes ces anecdotes ou "historiettes", que Talle-mant des Réaux n'auraient pas désavouées, Robert de Roquebrune tisse une trame dont il ne semble jamais perdre le fil. C'est un peu chez lui une manière de marotte, si l'on veut. Pour lui, les seigneurs d'autrefois "... représentaient une élite que les Canadiens français ont eu bien du mal à reconstituer, s'ils l'ont jamais reconstituée" (*ibid.*, p. 97). Certes, y a-t-il beaucoup de vrai dans cette affirmation. Mais, se sentant lié, à la fois par atavisme et par goût, à une classe sociale qui lui paraît, avec le recul du temps, auréolée d'une certaine poésie, il en explique mal, semble-t-il, la déchéance irrémédiable. Si, pour lui, elle disparaît juridiquement en 1854, et totalement en 1867, il ne semble pas voir ou vouloir admettre que c'est le fait d'avoir opté définitivement pour le vainqueur de 1760 qui fut la cause de sa perte, du moins en tant qu'élite de culture française. Mêlée au conquérant anglais "par les femmes", dirait volontiers le généalogiste Roquebrune (car il est beaucoup cela aussi), la classe seigneuriale ne pouvait éviter, à la longue, de s'angliciser et de se protestantiser. Les Anglo-Saxons d'après la Conquête normande ne firent pas autre chose. On n'en sort pas: c'est un fait d'histoire tout simplement humain. Chez une classe sociale structurée, les privilèges personnels passent toujours avant la solidarité ethnique ou culturelle.

Il reste que, si les explications sociologiques de l'auteur peuvent nous paraître un peu sommaires et sentimentales, — on ne peut s'empêcher d'évoquer ici encore une fois Saint-Simon, et aussi La Varenne, auxquels il s'apparente incontestablement, — son œuvre est attachante et mérite qu'on s'y arrête.

JACQUES GOUIN